



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Il est une robe qu'on préfère à toutes les autres aux jours d'insupportable chaleur, telle que nous l'avons eue et que nous l'aurons encore; une robe à laquelle on fait le plus doux accueil, qu'on met au-dessus de toutes les autres, quelles que soient leur richesse et leur élégance; c'est la robe de chambre. Les 30 degrés de l'ingénieur Chevalier l'ont faite de mise jusqu'à l'heure du dîner, et dès lors on a dû y porter une recherche et un soin tout particuliers. Palmyre, chargée d'en expédier plusieurs pour les eaux, a eu des créations charmantes, dont nous citerons quelques-unes. La robe de chambre a la forme de peignoir devant et avec le dos seulement ajusté et froncé; mais les plis sont arrêtés si à point, le petit collet a tant de grâce, soit

qu'il monte ou qu'on le rabatte en le prolongeant jusqu'à la ceinture, la coupe enfin en est si ingénieuse, qu'elle *habille* parfaitement. Il y en avait une en taffetas fond gris noisette avec bouquet de roses chiné, nouée tout du long avec des nœuds de rubans assortis, les manches très-larges, presque courtes, relevées par un nœud de ruban. Une autre en barège blanc à revers, lisérée en cerise, le revers se continuant sur le corsage ouvert jusqu'à la ceinture; le jupon en barège blanc, garni d'un haut volant liséré comme le revers; les manches jusqu'au poignet demi-larges. — Une autre, en mouseline de l'Inde, sans autre garniture qu'un large pli tout autour, au-dessus de l'ourlet; l'ourlet et le pli formés par un point à jour, les manches très-larges, montées sur un étroit poignet. Le jupon à entre-deux de dentelle, jusqu'à la hauteur du genou. —



Puis une autre en taffetas vert chou, ornée de trois rangées de rubans de taffetas bouillonné, sur une jupe de mousseline à volants festonnés; les manches longues et ouvertes sur les sous-manches. Ensuite, de petits peignoirs en jaconas imprimé, à ruches bordées de valenciennes, ou en tarlatane imprimée, fond blanc et dessins Pompadour; à quelques-uns, une petite pèlerine pareille, et toujours la ceinture en large ruban de taffetas, faisant deux fois le tour de la taille. La maison Ozanne¹, à Londres, a réuni nombre de nos plus jolies étoffes destinées à reproduire ces négligés charmants. Elle y a joint aussi tous les bonnets, manches, chemisettes, qui doivent les accompagner. Les toilettes de *voyages* sont aussi des occupations de cette maison, vrai type du *goût de Paris*, dont elle vient à chaque saison récolter tous les nouveaux éléments. Mais la *fantaisie* seule n'est pas suffisante à ces coiffures; il faut que le négligé soit relevé par une grande richesse de dentelle, que Violard² y ait pourvu par ses belles malines, ses valenciennes à guirlandes, dont le réseau est fin, léger et les dessins si admirables. Ses chemisettes à manches doivent, dans leur simplicité, avoir un grand luxe de broderie; mais des broderies nouvelles et distinguées comme celles que M^{me} Payan³ sait si bien faire exécuter. Enfin le costume du *chez soi*, dans lequel on admet tous les caprices d'innovation des femmes, décèle très-particulièrement son bon goût et l'habitude des belles choses qu'elle sait conserver jusque dans le sans-façon du logis.

— On ne parle plus des mantelets et des visites de taffetas de couleurs foncées que comme vêtement léger qui se jette sur les épaules pour la promenade du matin, pour aller prendre son bain, avec toute toilette *sans prétention*; mais le pardessus, obligé à l'heure où on se réunit parée de charmantes robes garnies et ornées avec recherche, ce pardessus, disons-nous, doit être d'une couleur tendre, et même il y en a beaucoup qui se portent en taffetas blanc. On les garnit en dentelle ou en riche passementerie. Déterminer la forme serait pres-

que impossible; nous avons dit les nuances qu'elles subissent chez Alexandrine⁴, qui apporte à leur confection un goût et une variété si remarquables. Ce sera le *Marie-Louise* en bleu ciel, avec de beaux brandebourgs et le haut volant; ou le *Louis XV* rose, glacé de blanc avec un ornement de ruban guipure fabriqué exprès pour cette maison. — A la mer, on adopte son *manteau d'été*, qui descend jusqu'au premier volant de la robe, en taffetas vert prairie glacé, avec les revers qui l'ornent si bien. — Ou bien encore sa *duchesse*, délicieuse fantaisie de jeune femme dont tous les petits volants qui couvrent la poitrine et les épaules sont bordés d'une ravissante dentelle en application d'Angleterre, la *Fontanges* en taffetas bleu, qui se noue devant, et le mantelet espagnol couleur paille, couvert de dentelles noires. Et pour les femmes vouées aux couleurs foncées, le *Richelieu* violet et austère, avec une haute dentelle noire; l'*Antoinette* bleu de France à revers dentelés et un seul volant de dentelle de 50 centimètres de hauteur. Quant à sa *hazardine*, elle a eu toujours un grand succès aux eaux, où l'on aime à porter ce que *tout le monde* n'a pas. C'est un pardessus lilas glacé de blanc avec une grande pèlerine que forme un canezout dont la dentelle dessine la taille. Et toutes ces choses sont si fraîches, si jolies, si bien faites selon les exigences de la grâce et du bon goût, qu'Alexandrine, loin de rester stationnaire, invente tous les jours de nouvelles formes et de nouveaux ornements.

Quant à ses chapeaux, c'est un mélange de gaze, de tulles, de fleurs et de pailles, parmi lesquels on est bien embarrassé de faire un choix. Les uns sont ornés de bouquets de marabouts, jetés plutôt que posés, dont le duvet voltige à la brise du bois, ou une plume de fantaisie qui, en tournoyant, garnit le chapeau, qui n'a d'ailleurs qu'un nœud de ruban. La plume nuancée, dont le corps est en autruche et les brins en marabout, dont la couleur répond à celle du chapeau; les fleurs sont réservées aux aériennes capotes de crêpe et de tulle, aux pailles de fantaisie doublées de crêpe de toute couleur, ou encore aux chapeaux en dentelle;

¹ 2, Brook street, Hanover square. — ² Rue Choiseul, 2 bis. — ³ Rue Vivienne, 15.

⁴ Rue d'Antin, 14.

mais pour les chapeaux de grande toilette, les plumes gardent leur prépondérance, car rien ne peut en remplacer la noblesse et la majesté.

Une fort jeune et surtout fort jolie et fort élégante marquise avait appris indirectement que ses amis et surtout ses amies prenaient pour thème de leurs plaisanteries indéfinies les soins minutieux qu'elle prenait de sa personne, et entre autres la poudre de riz dont elle saupoudrait son visage et ses épaules. Comme c'était aussi bien une femme d'esprit et de bon sens, elle ne trouva rien de plus simple, pour faire faire trêve à ces insignifiantes plaisanteries que de demander tout naïvement à ses amies, — qui prenaient tant de soin de toute sorte de leurs dentelles, de leurs écharpes, de leurs plumes, — si elles admettaient qu'il y eût quelque chose qui méritât plus sérieusement la peine d'être l'objet de tous leurs soins que leur propre peau et leurs propres cheveux. N'était-ce pas là la coquetterie la plus rationnelle et la plus vraie ? Cette marquise avait très-fort raison. Aussi, la parfumerie ne fait-elle plus mystère de ses plus heureuses découvertes, mais en proclame-t-elle tous les effets ? Ainsi la *poudre de perles* de M. Lesueur¹ est-elle une des meilleures compositions pour la conservation de la fraîcheur et de l'éclat de la peau. — Sa *pâte Benzoïque Amygdaline* n'a pas moins de succès pour nettoyer, adoucir la peau et la préserver du hâle et des gerçures.

Puisque nous parlons de la toilette et de ce qui fait la beauté, nous rappellerons ici le nom de M^{me} Ellen Saint-Hilaire². L'étude qu'elle a faite de l'art du dentiste et de tout ce qui a rapport à la dentition, à son entretien, l'ont mise à même de combler une véritable lacune à Paris. On conçoit en effet combien il est précieux pour une femme d'avoir à s'adresser, pour ces mille petits soins de la bouche, à une femme qui à l'expérience du chirurgien réunit tous les instincts, toutes les nuances, toutes les appréciations délicates de la femme.

¹ Rue Caumartin, 35. — ² Boulev. de la Madeleine, 13, cité Vindé.

Tribulations des Modistes.

Nous fîmes l'autre jour, dans une de nos plus fashionables maisons de modes de Paris, un cours de physiologie morale qui doit se renouveler partout où il y a des femmes et des *parures*, cette pierre de touche où viennent se briser toutes les susceptibilités les plus délicates du cœur féminin.

Or donc, c'était chez M^{me} Lejay, élégante et distinguée maison de modes, où toute femme désireuse d'être bien, vient demander conseils et coiffures. — C'est assez comprendre si la clientèle de M^{me} Lejay est nombreuse.

Mais ce que l'on ne comprend pas, à moins d'avoir fait une longue séance dans ce temple de la vérité et de l'artifice à la fois, ce sont les *exigences inexplicables*, les *mécomptes incompris* de la plupart des femmes, qui reviennent chercher leurs modes chaque année ! Impossible à elles de pouvoir comprendre que chacune de ces années amène son *changement*, mot poli qui vous dispense de dire amène son *déchet* !

Mais que peut devenir la modiste en face de tous ces intérêts d'amour-propre, qui, plutôt que d'admettre une décadence dans leur beauté, accusent la décadence du talent de la modiste ? Comment, disait l'autre jour M^{me} R..... : « Je vous demande une capote de crêpe bleu pâle, semblable à celle que j'emportais à Bade il y a deux ans, et qui m'allait si bien ; et, au lieu de cela, vous m'envoyez une capote qui me rend affreuse... Voyez plutôt ! »

Et plutôt que de se souvenir qu'elle avait deux ans de plus, une maladie, un enfant, et peut-être un chagrin encore, elle accusait M^{me} Lejay de lui avoir fait un chapeau *vieux* et moins *frais*.

Que faire ? On essaie un autre chapeau, un autre encore, et puis un troisième. Mais aucun ne peut effacer le temps, les souffrances, les rides..... La femme s'impatiente s'attriste, s'en va. Si elle ne comprend pas, elle en veut à la modiste ; si elle comprend, elle s'en prend à elle-même, et, dans l'humiliation de sa coquetterie, elle ne reviendra plus.

Et la pratique est perdue !

Une autre tribulation de la modiste est

surtout dans les petites rivalités des amies, quelquefois des sœurs.

C'est encore dans la même séance, chez M^{me} Lejay, que j'eus un exemple de cette difficulté de situation.

Les deux demoiselles de C... entrèrent en même temps commander deux chapeaux pareils pour aller aux bains de Dieppe.

La première qui essaya le chapeau était blonde, fraîche, svelte, d'une physionomie très-animée, et le regard plein d'une expression de gaieté et de jeunesse enfantine.

Sa capote, en paille guipure, doublée de taffetas vert-chou glacé blanc, et une branche d'épine sur le côté, lui allait à ravir.

Tous ceux qui la regardaient disaient : Quel délicieux chapeau !

Sa sœur prit le chapeau tout pareil ; mais cette sœur était brune, petite, le teint maladif, les sourcils très-rapprochés, les lèvres d'une pâleur extrême. Le chapeau lui allait si peu bien, que chacun se détourna pour s'occuper d'autre chose.

« Je ne conçois pas, dit-elle à voix basse à sa sœur blonde, pourquoi tu as voulu prendre nos chapeaux chez M^{me} Lejay ; — vois comme ils nous vont mal. »

« — D'abord, répliqua la sœur un peu piquée, je ne vois pas que mon chapeau aille mal. — Tu sais comme on a admiré tout cet hiver les modes de M^{me} Lejay, et je ne vois pas comment tu pourrais préférer les chapeaux des cinq autres maisons que tu as essayés cet été, et que tu as appelées, comme tu dis, des *massacres*. »

« — *Massacre* ou non, je ne prendrai pas mon chapeau ici, dit-elle avec aigreur, et j'aurai soin surtout de le choisir sans conseils. »

Encore une pratique perdue !

Arriva un instant d'après une très-jolie femme, avec son mari, et un beau jeune homme qui suivait.

« Je voudrais essayer ce chapeau en paille de riz, orné d'un saule marabout nuancé vert et blanc, » dit la jeune femme.

Elle essaya, et il lui allait si bien, que le mari, la regardant avec admiration, lui dit : « A merveille ! et tenez-vous à celui-là. »

Mais au même moment le jeune homme indiquait du regard une capote de dentelle ornée d'un bouquet d'aubépine ; c'était un

modèle de fraîcheur et de bon goût que cette charmante capote :

« Elle vous irait *si bien* ! dit-il à la jeune femme ; et vous *aimiez* l'aubépine. »

Je compris qu'il y avait bien des idées dans ces petits mots insignifiants, et que le chapeau de paille de riz courait grand risque d'être abandonné.

Malheureusement, je crois que le mari le comprit un peu aussi, car au même instant sa figure s'embrunit et le nuage devint plus gros encore lorsque sa femme essayant la petite capote de dentelle, s'y trouva une figure si rose, si animée, si charmante, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! c'est elle que je veux !... »

« — Et pourtant, dit le mari, elle vous va très-mal, si mal que je vous engage à prendre l'autre. »

Le beau jeune homme regarda en ce moment la capote de dentelle avec un sourire d'admiration, et dit avec enthousiasme : « Que cette aubépine est charmante !... »

Encore le mot d'aubépine ! encore une légère rougeur au front de la femme ! Décidément l'aubépine a un rôle dans ces deux cœurs. — Voyons ce que cela va devenir, pensais-je.

Mais le mari voulait que cela ne devint rien, et de la voix que lui donnait son autorité de par la loi, il dit :

« Tout cela m'ennuie beaucoup, madame ; je n'ai point de temps à perdre. Prenez votre chapeau de paille de riz, et partons... »

« — Et moi, je veux la capote de dentelle, » dit la femme d'un petit ton presque courroucé.

Mais avant qu'elle eût fini sa phrase, le jeune homme, qui avait suivi les jeux de physionomie du mari, fit un geste de prudence.

« Et au fait, continua la jeune femme en reprenant un air patelin, je n'ai besoin ni de l'un ni de l'autre chapeau ; ma capote écru me suffira, c'était une folie que cet achat. — Allons-nous-en, mon ami. »

Et la pratique fut perdue...

Mais nous savons qu'en sortant de là le jeune homme s'arrêta chez Chagot, où il choisit un magnifique buisson d'aubépine qu'il fit mettre dans un vase de Chine.

Quoi qu'il en soit, il faut avouer que les



20 Juillet 1846.

2198.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Fichu en tulle des M^{mes} Payan, r. Vivienne, 13 et Robe de barège. Robe en poil de chèvre par la M^{me} Ferrière Penon, r. Mondovi, 1.

Mess. J. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



tribulations des modistes sont plus difficiles à supporter qu'on ne pense, et que c'est une délicate tâche que ces rapports continuels avec toutes les passions féminines. — Certes, si M^{me} Lejay doit échouer quelquefois devant ces écueils, c'est que nulle ne peut les surmonter, et que le tact, la bienveillance et les abnégations, ne suffisent pas pour conjurer les travers de la coquetterie.

OU PEUVENT MENER LES CRAPAUDS !

À la fin d'une de ces tropicales journées qui ont signalé la semaine dernière, je rencontrai dans le parc de Versailles plusieurs gracieuses et charmantes femmes de ma connaissance. Elles avaient enlevé chapeaux, écharpes, gants, tout ce qui pouvait enfin ajouter au repos et à la fraîcheur dont elles venaient se repaître, assises au bord de cette belle pièce d'eau consacrée aux mythologiques infortunes de Latone. — La foule commençait à désertir les plus belles allées du jardin, et comme, dans le lointain, s'entendait déjà le roulement de l'impitoyable tambour qui, bien avant la nuit, chasse les promeneurs hors de ce royal Eden, je n'eus que le temps de saisir la fin de la singulière dissertation qui agissait toutes ces dames. — Il s'agissait d'abord de la douleur de Niobé en voyant toute sa race se transformer en grenouilles, et les plus drôlatiques commentaires sur ce qui adviendrait des sentiments maternels en face de ces enfants croassants qui, tout en grimant autour de vous, chercheraient à vous apporter leurs filiales caresses.

— Lorsque les femmes sont seules entre elles, elles ont encore, bien plus que les hommes, d'abandon dans leurs idées, et se racontent les plus bizarres extravagances. — Aussi, le sujet des grenouilles fut bientôt abandonné pour passer à celui des crapauds, de leurs effets magnétiques si étranges, et de leur répulsion passée si bien en proverbe, que dès qu'on sait un mari passé à l'état d'aversion près de sa femme, on dit *qu'il lui fait l'effet d'un crapaud* !

Qu'ont donc fait ces pauvres crapauds pour mériter le privilège d'une telle comparaison ?

En vérité, il faudrait éviter dans tous les

ménages rien qui rappelât ce malencontreux emblème.

« Et quant à moi, ajouta une grande blonde, à la figure sentimentale, j'ai dans ma campagne un jardinier *ad hoc*, rien que pour détruire ce pernicieux animal et l'empêcher de se trouver sous les pas de mon mari, tant je redouterais cette influence magnétique qui pourrait nous jeter le fiel antipathique dont vous parlez. »

— Mais, en vérité, répondit une petite brune toute rieuse, vous nous donnez une singulière mesure de votre amour conjugal, si vous lui redoutez déjà l'épreuve de la contagion du crapaud.

— Moi, je trouve vraiment que madame a raison, interrompit la plus âgée de la société. Pourquoi s'exposer à découvrir une comparaison quelconque entre son mari et un crapaud ? N'est-ce pas assez qu'on ait admis cette analogie humiliante, qui fait si facilement dire de tel ou tel mari : laid comme un crapaud ? trapu comme un crapaud ? répulsif comme un crapaud ? et tant d'autres choses qui semblent être dans la catégorie.

— Non, non, interrompit vivement une toute nouvelle épouse, je ne veux pas entendre encore toutes ces révélations-là, moi ! — Vous me feriez mourir de peur, rien qu'en revoyant mon mari ce soir ! — Je pense qu'involontairement je chercherais une similitude quelconque...

— Bah ! bah ! reprit la petite brune rieuse ; il n'y a pas péril encore pour vous, qui êtes dans la lune de miel ; et le pis qui pourrait vous arriver serait de lui dire involontairement : *Mon adoré crapaud* ! au lieu de : *Mon cher ange, mon bien-aimé*, etc., etc., etc.

— Assez, reprit la plus prudente d'entre toutes, celle-là qui savait que la plus légère ironie peut quelquefois ternir le bonheur comme le plus pur lac se trouble par une feuille qui tombe. Assez ; et si vous voulez continuer à vous occuper de *crapauds*, je vais vous en montrer de ravissants, et qui feront votre envie à toutes.

Et cela dit, nous voilà en route vers Paris, et tout en riant et devisant nous étions à neuf heures chez M. A. Mathias.

Cela ne me surprit pas. — Je compris qu'on pourrait nous montrer dans cette maison quelques curiosités en crapauds de porce-

laine, de bronze, ou de pierrerie, quelques curieuses fantaisies enfin, tout simplement placées parmi nombre d'objets d'une originalité piquante; tributs des voyages, des relations, du goût si artistique de M. Mathias; ou flatteurs hommages et souvenirs honorables des grands seigneurs et des cours étrangères dont depuis vingt ans il remplit les missions relativement à tous nos luxes de parures et nos élégances parisiennes.

Or donc, nous voilà arrivées chez M. Mathias, qui nous reçoit avec cette franche vivacité, cette excitation intellectuelle, cet entraînement prompt, vif et spirituel, qui explique l'originalité, le goût, la distinction de tout ce qu'il crée et compose. — Nous voilà en face d'un groupe de petits crapauds en porcelaine, je crois, mais si vrais, si drôles, si gentiment laids, que chacun de nous de les prendre et de les caresser, sans plus penser ni aux maris ni au magnétisme, ni aux comparaisons d'aucun genre. C'est qu'il faut dire aussi qu'il y avait des crapauds de toutes physionomies, — les uns tristes, les autres gais, l'un mangeant une petite coquille, l'autre sentant courageusement craquer sa peau sous les premiers pas d'un ravissant petit crapaudin qui entrait dans ce monde. — Enfin, c'était tout un prodige que cette jolie réunion de crapauds! Mais malgré tout ce qu'ils offraient de curieux, ne voilà-t-il pas que je vois insensiblement toutes les têtes de femmes se détourner, et la conversation changer tellement de face, qu'au lieu d'un cours d'art ou d'histoire naturelle, je n'entends plus que des mots de *splendide dentelle, étoffe magnifique, garniture exquise, coiffure admirable, étourdissante de nouveauté, de richesse, de bon goût, coiffure qui s'appelait Ibrahim, etc., etc.*

Et, en vérité, tout cela était vrai! Il y avait de quoi abandonner tous les crapauds et tous les maris de la terre. Ce que l'on admirait tant, c'était une magnifique parure que Mathias venait de composer pour une belle et bien-aimée tête royale. — C'était un de ces costumes qui sont faits pour les cours où dominant le luxe et le bon goût, et où, pour bien remplir toutes ces conditions, on avait à juste titre donné confiance et plein pouvoir à M. Mathias.

Mais aussi quelle richesse et quelle exécution

admirable dans ces dentelles, dont les dessins, faits exprès et sans imitation possible, ressortaient avec tant de splendeur sur le damas d'un de ces bleus de cour, si riches, si purs et si rares, que c'est hasard heureux que de s'en procurer une seule robe.

Cette coiffure, qu'on appelait *Ibrahim*, était bien aussi la plus ravissante des créations, et répondait bien à sa dénomination orientale. Ce mélange de dentelle et de plumes d'un genre inconnu lui donnait une de ces originalités élégantes qui demandent la physionomie d'une belle femme, et le port majestueux d'une grande princesse. — Avec de tels éléments, Mathias pouvait oser créer, et sa coiffure *Ibrahim* est d'une originalité noble, élégante, gracieuse et sûre du succès.

Auprès de cette magnifique parure étaient aussi nombre de délicieuses robes d'enfants, mais bien certainement d'enfant royal; car rien ne saurait vous dire toute l'élégance de ces toilettes toutes en dentelles, soie, rubans, garnitures en petites roses de nacre, au cœur d'or, ou nœuds et fleurs, d'une coquetterie enfantine à faire envie aux plus belles...

Nous partîmes toutes ravies, enchantées des parures et du goût de Mathias... Et quant aux pauvres vilains petits crapauds, vous comprenez qu'ils furent complètement oubliés.

Encore un projet d'Opéra.

Combien de projets ont déjà été publiés, et combien encore en paraîtra-t-il d'ici au jour où l'on posera la première pierre du nouveau monument! Pour nous, nous avons grand' peur que, pour se décider, on attende une catastrophe, comme un incendie, ou toute autre chose plus ou moins inévitable, comme, par exemple, la décrépitude toute naturelle des plâtras de la salle actuelle de la rue Lepelletier. Toujours est-il qu'on ne saurait savoir trop de gré aux auteurs des projets du nouvel Opéra, car au jour voulu, ce seront autant de documents précieux.

La première question est celle de l'emplacement, et son importance est telle, que, sans le projet de réédification sur la place du Palais-Royal, projet fort soutenu par l'édilité

parisienne, il est probable qu'on serait aujourd'hui même à l'œuvre.

Le dernier projet qui vient de paraître est dû à M. Lusson, ancien architecte des travaux publics, et commissaire-voyer de la ville de Paris... Voilà pour ses titres officiels; nous ajouterons, nous, homme de goût, amateur sincère et appréciateur accompli des arts. M. Lusson a publié un grand nombre d'ouvrages sur son art, il a beaucoup et bien vu dans ses voyages; aussi n'est-il personne qui puisse apporter dans la discussion de meilleurs renseignements ni des connaissances plus spéciales.

Donc, la première question qu'aborde M. Lusson est celle de l'emplacement. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les arguments qu'il fait valoir, car déjà nous avons traité cette question, et il est demeuré de toute évidence pour nous que l'Opéra doit être là où il est, ou à peu près, c'est-à-dire dans ce coin de Paris qui est devenu comme la capitale de Paris. Le premier théâtre de la ville doit essentiellement être situé dans le quartier adopté par le monde élégant et distingué; c'est une complète erreur que de penser que le théâtre amènerait le luxe et la mode dans un autre quartier.

Ceci étant donc posé que l'Opéra doit rester dans la même région, il ne s'est plus agi que de se décider où pour l'emplacement actuel, ou pour les terrains de la mairie, ou pour ceux du passage de l'Opéra et des maisons adjacentes qui font l'angle de la rue Grange-Batelière.

M. Lusson s'est prononcé pour la place qu'occupe actuellement l'Opéra, une façade étant sur la rue Grange-Batelière, l'autre sur la rue Lepelletier, et les façades latérales, l'une sur la rue Pinon, l'autre sur une rue parallèle aboutissant de la rue Grange-Batelière à la rue Lepelletier.

Afin d'imprimer autant que possible un caractère monumental à l'édifice, notre architecte a fait saillir la façade sur la rue Grange-Batelière, de manière à ce qu'elle soit vue en profil de la rue Richelieu. Cette disposition procure un avantage que n'offre aucun théâtre : celui de placer, en avant des portiques réservés aux piétons, un double portique sous lequel les voitures arriveront en droite ligne du boulevard.

Des questions d'économie ont seules décidé M. Lusson à ne point mettre la façade de son nouvel Opéra sur le boulevard en achetant tous les terrains. Tout en acceptant le grandiose des choses ainsi faites, nous ne pouvons cependant que féliciter l'architecte de ne s'être pas laissé aller au plaisir de tailler en plein drap à travers rues et boulevards.— Les projets ainsi faits deviennent tout simplement des utopies. Dans son projet, la nouvelle salle serait où sont aujourd'hui la cour et l'administration de l'Opéra. De telle sorte que toutes les constructions, la salle, le vestibule, les escaliers, les portiques... etc., pourraient s'exécuter sans interrompre le cours des représentations....

Quant à la disposition intérieure, rien n'est négligé pour y réaliser le luxe le plus élégant et le confort le plus exquis : — les dégagements spacieux, les escaliers larges et nombreux, les loges à salons... etc.; puis d'immenses bureaux pour l'administration, des ateliers de décors et de costumes, des foyers de répétition, des logements pour les employés. — Nous n'entrerons pas dans tous ces détails; en deux mots, nous dirons que cette salle dépasserait en luxe, en recherches, en prévisions de toutes sortes, les plus célèbres théâtres de l'Europe, et San Carlo, et la Scala, et la Fenice, et la Pergola. La décoration intérieure de la salle serait à l'instar de celle de l'Opéra actuel, dont le parti pris et le style Louis XIV ont été généralement approuvés; mais des loges couvertes et découvertes à chaque étage jetteraient du pittoresque dans l'ensemble.

Du reste, M. Lusson ne s'est pas perdu dans les détails. Il a surtout appuyé sur la nécessité de rester sur l'emplacement actuel, sur les grandes dispositions intérieures et extérieures de la salle.— De tous ces projets qui ont paru jusqu'ici, c'est incontestablement un des plus complets et des mieux entendus.— Espérons que le gouvernement mettra un terme à ces incertitudes, et que le bon vouloir du corps municipal lui viendra en aide pour faciliter l'exécution de ces projets. Alors la ville de Paris, si riche en monuments de toute espèce, aura une Académie royale de Musique digne d'elle et du nom français.

THÉÂTRES.

VAUDEVILLE. — *Les Fleurs animées.*

Quelle idée poétique et charmante! supposer que les fleurs respirent et vivent, que leur riche parure est le vêtement d'un être animé, que leur calice cache une âme! C'est là le rêve enchanteur que le crayon ingénieux de Grandville, associé à la plume piquante de Taxile Delord, a traduit; de quelle spirituelle manière, tout le monde le sait aujourd'hui.

Les auteurs du vaudeville ont supposé qu'un jeune homme, Stéphen, a perdu la raison en apprenant le mariage de celle qu'il aime.

Hermance est devenue la comtesse de Ligny

Dans cette simple ligne, vous avez la raison du malheur qui a frappé le pauvre Stéphen.

Pauvre! pas tant, s'il vous plaît. Il possède la plus charmante folie que nous puissions désirer, nous autres tristes fous.

Il s'imagine que les fleurs ne sont point des plantes; que la rose est une charmante Célémène de jardin; la violette, une Agnès; le lilas, une grisette; la belle de nuit, une lorette; le coquelicot, un paysan, etc., etc.

Le hasard, qui dispose si bien toutes choses, fait rencontrer Stéphen dans la maison de campagne de la comtesse de Ligny.

En voyant son amoureux infortuné livré tout entier à ses poétiques hallucinations, Hermance, inspirée par Taxile Delord et par Grandville, dont elle vient de lire les fables adorables, se présente aux yeux de Stéphen sous la mélancolique apparence d'une pensée. Derrière elle, ses amies ont revêtu le costume frêle et brillant de fleurs plus joyeuses.

Stéphen court à Hermance, apprend d'elle qu'elle ne l'a jamais oublié, qu'elle est veuve, veuve d'un vieillard octogénaire, et il tombe éperdu sur un banc de gazon.

Quand il revient à lui, il a recouvré la raison, et il peut alors mesurer toute l'étendue de la tendresse qu'Hermance a pour lui, et du succès que les fleurs animées viennent d'obtenir.

GYMNASE. — *Les Quatre Reines.*

Le baron de Castelnau s'est attiré l'inimitié de Catherine de Médicis, et chacun sait où cette inimitié peut conduire; elle a conduit le baron à l'étranger, en attendant mieux.

Mais le baron aime, il aime Aloyse, une demoiselle d'honneur. Et que ne peut braver un véritable amour?

Il revient à Paris, caché sous l'habit d'un commis marchand, et pénètre jusqu'à la cour de la terrible reine.

Sur ces entrefaites, trois jeunes reines, trois fiancées qui attendent leurs époux, voient le jeune commis, soupçonnent qu'il n'est pas ce qu'il paraît être, et qu'il est, pour Marie Stuart, François II, roi de France; pour Elisabeth, le roi d'Espagne, et pour Marguerite de Valois, Henri, roi de Navarre.

Chacune d'elles lui fait donc bon accueil, lui sourit, l'encourage et lui donne quelque objet: celle-ci un bracelet, celle-là un médaillon, cette autre une bague.

Mais un certain marquis de Pongibaut, qui a hérité des biens confisqués de Castelnau, et qui doit aussi s'emparer de la main de son Aloyse bien aimée, soupçonne quelque mystérieuse intrigue et prévient Catherine.

C'est alors que s'établit entre la mère et la fille une lutte d'adresse, une guerre de ruses, où finalement la plus savante en l'art de feindre est vaincue par le trio féminin, qui a pour soi le nombre et la jeunesse.

Castelnau peut enfin dire tout haut son nom, prouver son dévouement à la reine-mère, et recevoir pour récompense, avec la restitution de ses biens, une place à la cour et la main de sa chère Aloyse.

Quant aux trois reines (la quatrième ne songe guère à l'amour) elles oublieront qu'un instant Castelnau eut le don de leur plaire en faisant connaissance avec ceux qui n'ont été jusqu'ici que leurs maris *in partibus*.

Cette pièce incidentée, de MM. Paulis et Laurencin, a réussi. Klein, Deschamps, Landrol ont parfaitement secondé les trois jolies reines, M^{lles} Melcy, Marthe et Kœher. M^{me} Lambquin est une imposante Catherine, et M^{lle} Desirée une adorable petite Aloyse.

A ce Numéro est jointe la planche 2198.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.